

Il y a 1700 ans, le concile de Nicée

Convoqué par l'empereur Constantin, le concile de Nicée est le premier concile œcuménique, c.à.d. universel, de l'Église. Il s'est tenu à Nicée (*Isnik* dans l'actuelle Turquie) du 20 mai au 25 juillet 325. Parmi les décisions les plus importantes qui ont été prises figurent la condamnation de l'arianisme, l'affirmation de la divinité pleine et entière de Jésus-Christ, et la formulation du Credo de Nicée, une déclaration fondamentale de la foi chrétienne.

L'*arianisme*, prôné par le prêtre d'Alexandrie Arius (256-336), soutient que Jésus est une créature subordonnée à Dieu le Père, et non de la même essence divine. Selon lui, la nature divine est éternelle et increée ce qui implique que le Fils, puisqu'il est engendré et donc créé, ne peut être de même nature que le Père. Pour élaborer sa doctrine, Arius s'est inspiré du philosophe grec Philon d'Alexandrie : le Christ serait ainsi un démiurge, c'est-à-dire une créature de Dieu chargée de créer le reste du monde. Dans cette position, le Christ n'est pas fils par nature mais par adoption. Les conséquences de la position d'Arius vont être dénoncées par Athanase d'Alexandrie : si le Christ n'est pas Dieu, alors il n'est qu'un héros ou un grand prophète. Dans ce cas nous ne sommes pas vraiment sauvés par sa venue en notre chair et sa mort. Déjà condamné pour hérésie en 318 et 324, Arius réussit toutefois à répandre efficacement sa doctrine qui représente en réalité une simplification de la foi chrétienne.

Cette controverse théologique majeure divise alors profondément l'Église et va jusqu'à menacer l'unité et la stabilité politique de l'Empire romain. Il faut savoir que le christianisme n'a été adopté que récemment, en 313, comme religion d'État. C'est dans ce contexte tendu que Constantin décide de convoquer l'ensemble des évêques à Nicée pour discuter des fondements doctrinaux de la foi et définir ce qu'est l'orthodoxie chrétienne.

La solution apportée à la crise arienne, lors du concile de Nicée, a été l'adoption du Symbole de Nicée, plus connu sous le nom de *Credo* (« je crois » en latin), qui confirme la divinité du Christ et prépare la formulation trinitaire de la foi chrétienne : Dieu est à la fois Père, Fils et Saint-Esprit, qui sera adoptée définitivement lors du premier concile de Constantinople, en 381.

Étymologiquement, le terme « symbole » vient du grec ancien *sumbolon* qui signifie « mettre ensemble ». Le *sumbolon* désignait un objet brisé en deux qui était ensuite remis à deux partenaires d'un contrat ou d'une alliance. Il servait ainsi à sceller le contrat. Ce sens signifie donc un engagement, une alliance ou une promesse. Il renvoie par là à l'adhésion du chrétien à la Parole de Dieu. Car le Credo est avant tout une confession de foi, rassemblant tous les chrétiens autour d'une même adhésion de foi. S'agissant de Dieu, cette foi a été exprimée à l'aide du terme « consubstantiel » qui indique qu'en Dieu il n'y a qu'une essence ou substance : le Père, le Fils et l'Esprit-Saint partagent la même essence divine.

Nous récitons aujourd'hui le Credo de Nicée-Constantinople :

Je crois en un seul Dieu, le Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible. Je crois en un seul Seigneur, Jésus-Christ (...). Pour nous les hommes, et pour notre salut, il descendit du ciel ; Par l'Esprit Saint, il a pris chair de la Vierge Marie, et s'est fait homme. Crucifié pour nous sous Ponce Pilate, Il souffrit sa passion et fut mis au tombeau. Il ressuscita le troisième jour, conformément aux Écritures, et il monta au ciel ; il est assis à la droite du Père. Il reviendra dans la gloire, pour juger les vivants et les morts et son règne n'aura pas de fin. Et en l'Esprit Saint.

Le concile de Nicée s'arrête là, incapable à ce moment-là de poursuivre. Il faudra cinquante-six ans de débat, jusqu'au concile de Constantinople en 381, un débat peut-être le plus intense de toute l'histoire de la foi chrétienne, pour arriver à compléter le Credo que nous appelons aujourd'hui le Credo de Nicée-Constantinople. L'affirmation centrale, mise au point par le concile de Nicée, est : *Je crois en un seul Seigneur, Jésus Christ, le Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles : Il est Dieu, né de Dieu, lumière, née de la lumière, vrai Dieu, né du vrai Dieu. Engendré non pas*

créé, consubstantiel au Père ; et par lui tout a été fait. A Nicée ce Credo est adopté par tous les évêques, à l'exception d'Arius et de deux de ses partisans.

En plus de la formulation du Credo de Nicée, 20 canons (ou règles) disciplinaires sont adoptés pour réguler divers aspects de la vie de l'Eglise. Parmi les plus marquants, l'on peut citer le *canon III* qui interdit aux membres du clergé (évêques, prêtres et diacres) de cohabiter avec des femmes, à moins qu'il ne s'agisse de proches parentes comme une mère, une sœur ou une tante. Cette règle visait à prévenir les scandales et à maintenir la réputation et la discipline des membres du clergé ; et le *canon VI* qui reconnaît la prééminence régionale de certains grands sièges épiscopaux comme Alexandrie, Antioche et Rome. Il est également question de la date commune de la célébration de Pâques pour les chrétiens : tous doivent rompre avec la date de la Pâque juive, à laquelle certaines communautés se ralliaient encore.

Pourquoi célébrer aujourd'hui le concile de Nicée ?

Avant tout en raison de la proclamation solennelle de la divinité du Fils. S'il a été convoqué par Constantin qui voulait l'unité de l'Empire romain, il demeure un moment théologique par-delà la dimension politique d'un tel événement. Le concile de Nicée a statué sur des vérités de foi, c'est-à-dire sur l'expression de la foi chrétienne. S'il a été initié par un empereur, cela ne signifie pas qu'il y a confusion entre la sphère politique et le domaine théologique. Constantin était animé du souci de la paix dans l'empire, vaste ensemble dont il voulut qu'il fût uni par la religion chrétienne. Mais la vérité théologique dépasse les circonstances politiques.

Au temps des apôtres, le concile de Jérusalem, tenu vers l'an 45 et rapporté en Ac 15, avait dû régler la question décisive concernant l'admission des chrétiens venus du monde non juif : ils n'ont pas besoin d'être circoncis et d'obéir à la loi de Moïse pour devenir chrétiens. Par la suite, de nombreux conciles locaux se sont tenus dès le II^e siècle, pour résoudre des questions de discipline ecclésiastique ou des points doctrinaux en débat.

Au moment du concile de Nicée en 325, nous sommes après les persécutions. L'empereur Constantin I^{er} a rétabli la paix politique dans l'empire. Mais le concile entend parler d'une grave dissension doctrinale entre l'évêque d'Alexandrie et l'un de ses prêtres, Arius, qui a éclaté en 318. Un concile local n'a pas pu l'apaiser. Au contraire, l'affaire a pris de l'ampleur. L'empereur, soucieux d'établir la paix religieuse, convoque à Nicée, un concile œcuménique, c'est-à-dire universel, qui rassemble plus de 300 évêques, très majoritairement de l'empire et à 90% hellénophones, mais aussi des diacres, des théologiens et des philosophes, dont certains n'étaient pas chrétiens. L'empereur prend en charge toute la logistique. Les décrets doivent être connus et appliqués dans tout le monde habité (*oikumene*).

La question de la nature divine du Fils, rejetée par Arius, occupe la majeure partie des débats. C'est du cœur de la foi chrétienne qu'il s'agit dans cet affrontement, à savoir le salut par le Christ vrai Dieu et vrai homme. Jésus, le Fils de Dieu, est-il une créature de Dieu, comme le soutient Arius, ou Dieu lui-même, qui seul peut sauver ? Arius nie l'éternité du Fils, et fait de lui une créature subordonnée au Père, afin de ne pas faire ombrage à l'unicité et à la divinité de Dieu. Pour exprimer l'unité entre le Père et le Fils, le mot-clef de « consubstantiel » (en grec *homoousios*) est adopté. Il se veut explicatif : le mot n'ajoute aucun contenu au donné biblique. Pourtant, les mots *ousia* et *homoousios*, vont générer de longs débats.

L'usage de termes philosophiques n'est aucunement un désaveu ou un remplacement du langage biblique. D'ailleurs, le Credo a majoritairement recours au langage biblique, pris surtout chez Jean : Jésus est Dieu (Jn 1,1), lumière (Jn 8,12 ; 9,1-7), vrai Dieu (1 Jn 5,20), engendré (Jn 1,13), par lui tout a été fait (Jn 1,3 ; Col 1,16 et 1 Co 8,6), et il emploie des formulations qui explicitent l'*ousia* commune du Père et du Fils : à « engendré » (Jn 1,13), le Credo ajoute : « non pas créé », pour répondre aux thèses d'Arius. Il précise dans la même intention « lumière *de lumière* » et « vrai Dieu *de vrai Dieu* ». En reprenant les termes bibliques et en les explicitant par un vocabulaire philosophique dans la définition œcuménique de la foi, le concile ouvre une nouvelle page. Il consacre la fécondité de l'effort théologique dans l'interprétation de l'Écriture.

L'autorité du concile de Nicée

Nicée reconnaît à l'Église réunie en concile œcuménique l'autorité pour préciser le contenu de la foi chrétienne par une définition dogmatique qui manifeste le progrès réalisé dans l'explication du donné révélé. La foi est une vérité à croire et à comprendre. Les grandes décisions concernant la foi doivent se prendre en concile œcuménique, avec les représentants de toute la terre habitée, et non de manière régionale. La tension entre le local et le global, entre l'œcuménisme rassembleur et l'autonomie légitime reste encore aujourd'hui une question importante au sein des églises comme entre elles. Pour nous qui avons changé d'époque, il reste à penser aujourd'hui encore la juste autonomie du temporel et la place de l'Église dans la société globale. Mais il nous revient aussi de nous interroger sur la question de savoir pourquoi et comment le politique et le social s'approprient régulièrement la figure du Christ, en dehors même d'une référence religieuse, en lui faisant jouer des rôles dérivés de son enseignement (prophète, révolutionnaire). Cette popularisation de Jésus est aussi une manière détournée de gommer son identité divine.

Le sens de l'unité

Le concile de Nicée a anathématisé (condamné) Arius et pris acte de la séparation entre juifs et chrétiens. Mais il a aussi posé les bases pour entrer en dialogue avec les cultures contemporaines, en particulier dans le monde pluriculturel et pluri religieux dans lequel nous vivons. Nicée est avant tout vécu et fait sens en contexte chrétien. Mais il se positionne aussi face au judaïsme et aux croyances de l'Antiquité. Une interprétation du Credo de Nicée permet de mettre en lumière son ancrage dans la Première Alliance. D'autre part, si la théologie s'élabore dans la rencontre de la foi et de la culture, cela n'est pas sans implications pour l'annonce de l'évangile dans les contextes d'aujourd'hui.

Un siècle après Nicée, au Ve siècle, à Rome, le concile de Nicée a pu être relu pour justifier le service universel de l'unité et le premier rang du siège apostolique de Rome dans son rapport avec les autres sièges. De son côté, l'*Orient* a souligné que Nicée avait permis de développer et de structurer le caractère conciliaire et la collégialité de l'Église pour affermir l'unité chrétienne. Cette double réception peut être réfléchie à partir de ce qui précède et à partir de ce qui suit l'an 325. En amont de Nicée, la pratique est héritière des usages dans les synodes du IIe siècle qui se sont employées à définir la foi commune selon des critères qui restent d'actualité pour penser l'unité de l'Église. En aval de 325, Nicée peut inspirer la recherche œcuménique d'aujourd'hui.

L'autorité de Nicée est reconnue dans le dialogue œcuménique, même s'il ne règle pas par avance toutes les questions doctrinales qui surgiront par la suite, dont celle du *Filioque*. Le Concile a cherché à conjoindre diversité et unité dans les approches culturelles et théologiques de la foi chrétienne. Mais en tout cela il reste un pôle stable au centre de la foi du concile de Nicée : la personne de Jésus le Christ est le fondement et la pierre angulaire de l'Église et de l'unité des chrétiens, qui le confessent tous vrai Dieu, né de Dieu, et vrai homme.

Simon Knaebel